

JOURNAL DE LYON

Bureaux de VENTE: rue Centrale, 34

ÉDITION DU MATIN

Bureaux de VENTE: rue Centrale, 34

La rédaction ne répond pas des articles communiqués et ne se charge pas de les renvoyer. — Toute lettre non affranchie ou insuffisamment affranchie sera rigoureusement refusée.

Rédacteur en chef: A. SCHNÉEGANS
Avec dévouement du Réd. en Chef.

ANNONCES ANGLAISES
30 c. la ligne

PRIX DE L'ABONNEMENT: ...
L'Étranger, le port en sus.
Les Abonnements partent du 1er et du 16 de chaque mois.

ADMINISTRATION ET BUREAUX
A LYON
41, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 41

Gérant: C. THÉNÉSY
Imprimerie de H. Storck, Lyon.

Le prix de l'abonnement est payable d'avance; on ne servira pas les demandes non accompagnées d'un mandat sur le poste à l'ordre du Gérant.

NOUVELLES DU JOUR

9 septembre.

Le Journal officiel publie un décret qui annule une délibération prise par le conseil d'arrondissement d'une commune de Tarn-et-Garonne, et par laquelle cette assemblée a émis le vœu que le brevet de capacité soit exigé des instituteurs congréganistes et que la lettre d'obédience soit supprimée. Les considérants du décret rappellent que la loi du 10 août 1871 n'est pas applicable aux conseils d'arrondissement et que ceux-ci sont seulement autorisés, par la loi de mai 1838, à adresser au préfet, par l'intermédiaire de leur président, leur opinion sur les besoins des différents services en ce qui concerne l'arrondissement.

Nous avons déjà dit ce que nous pensons de ces annotations de vœux, solennellement annoncées par la voie de l'Official, et dont l'effet le plus clair est précisément d'attirer l'attention publique sur la manifestation qui est jugée digne de blâme. Le conseil d'arrondissement de Moissac béneficiant, à son tour, de cette publicité plus étendue; mais il résulte des termes mêmes du décret cité que ce résultat ne saurait aller à l'encontre des intentions du ministre, qui nous semble avoir visé surtout le vice de forme, et prend soin de rappeler aux conseils par quelle voie leurs observations doivent parvenir à l'administration centrale. Le vœu formulé par des conseillers de Moissac peut certainement être considéré comme l'expression de l'opinion qu'ils ont le droit d'émettre sur « l'état et les besoins » de l'instruction primaire dans leur arrondissement. Si donc, au lieu de formuler un vœu public, ils se fussent contentés de faire, par l'intermédiaire de leur président, une communication analogue au préfet du département, il aurait été tenu compte sans doute de leur démarche, et aucun blâme n'eût été infligé au conseil.

Si tel est le sens du décret présidentiel, et nous ne croyons pas qu'on puisse lui en attribuer un autre, les conseils d'arrondissement feront sagement d'user exclusivement, mais d'user largement en toute circonstance, du moyen qui leur est laissé de manifester leur opinion. En ce qui concerne spécialement l'enseignement primaire, il ne se peut pas que la manifestation régulière du sentiment public en faveur des réformes à introduire dans ce service n'ait un salutaire effet sur les dispositions du gouvernement et sur l'attitude du ministre de l'instruction publique, quand viendra en discussion le projet de loi si maltraité par la commission Ernoul.

On sait qu'une circulaire ministérielle avait interdit les banquets projetés pour célébrer l'anniversaire du 4 septembre. M. Victor Lefranc vient d'envoyer aux préfets l'ordre de maintenir cette interdiction pour toute manifestation politique qui, directement ou indirectement, tendrait à sortir des limites tracées par la loi. En confirmant ses instructions précédentes et en les déclarant applicables, indépendamment de toute date, le ministre de l'intérieur a soin d'indiquer que le gouvernement n'entend protéger ni proscrire aucune opinion et n'a en vue que de maintenir le calme nécessaire à la suite régulière des opérations de l'emprunt et à la libération du territoire.

Nous ne doutons pas que ce conseil ne soit écouté, et que les projets de banquets pour le 21 ou 22 septembre, — anniversaire de la fondation de la première république, — ne soient abandonnés de bonne grâce par leurs promoteurs.

Les dépêches d'Allemagne continuent d'abonder en détails sur les fêtes militaires offertes par l'empereur Guillaume à ses hôtes impériaux. — Nous renvoyons le lecteur au texte même de ces dépêches qu'il trouveront plus loin, ainsi qu'à notre correspondance particulière de Berlin.

Nous reproduisons également quelques extraits d'une correspondance intéressante de La Haye, concernant le congrès de l'Internationale.

Une dépêche, publiée par le Journal de Genève, nous apprend que les principaux députés français, les citoyens Vaillant, Arnould,

Cournet, Dereure, Lemoisson, Ranvier, sont partis, n'ayant pu obtenir du congrès l'organisation politique de l'Internationale, et après avoir blâmé la translation du conseil général de l'Internationale en Amérique.

Le congrès, après avoir clos ses séances publiques le 8, s'est rendu à Amsterdam où il doit tenir, aujourd'hui lundi, une dernière séance.

C'est sur l'entrevue des trois empereurs que se porte naturellement l'attention en ce moment, non pas en France seulement, mais à l'étranger aussi.

Nos correspondances particulières de Berlin, en même temps que les dépêches de l'agence Havas, tiennent le lecteur au courant des incidents de ces fêtes souveraines. Les monarches assistent à des revues, à des représentations de gala, à des dîners. Leurs ministres les accompagnent, et ils s'entre tiennent des questions politiques, religieuses et sociales, au point de vue de ce que l'empereur Guillaume appelle le « maintien de la paix européenne ».

En présence de ces colloques, la politique conjecturale se donne libre carrière. Chacun, suivant sa pente naturelle, cherche à entrevoir ce que l'avenir nous réserve. Nous avons essayé, nous aussi, il y a peu de jours, de soulever autant qu'il est possible de le faire, le voile qui couvre la probabilité des choses futures.

Dans cette recherche, peut-on aller au-delà d'une certaine somme de données fort incertaines? Peut-on se livrer dès aujourd'hui à des prévisions qui aient plus qu'un caractère de conjectures assez vagues? Évidemment non; et nous ajouterons qu'il ne serait pas seulement inutile, qu'il serait encore imprudent d'aller plus loin. Il faut attendre les événements, en les suivant avec la plus grande attention, et en sachant déceler dans leur marche les incidents plus particulièrement marquants et symptomatiques.

Il est, dès aujourd'hui, un incident pareil que l'on doit noter, en se gardant toutefois d'y attacher une importance excessive: nous voulons parler de l'absence des rois de Bavière et de Wurtemberg.

On sait qu'il y a toujours eu dans les États du midi de l'Allemagne un certain esprit de relative indépendance politique, de particularisme, comme l'on dit. Il y a encore, dans ces États, un levain d'opposition religieuse contre la Prusse.

Avant la guerre, on avait cru en France pouvoir faire fondement sur cette disposition des populations méridionales, pour compter sur leur neutralité; ceux qui connaissent l'Allemagne furent de vains efforts pour nous mettre en garde contre ces illusions, répétant que toute division intérieure cesserait devant une guerre contre la France; ou ne les écouta pas. Or, ce qui est arrivé, nous le savons, hélas!

Aujourd'hui que cette guerre est terminée, les souverains du Sud reprennent leur politique particulariste. Gardons-nous donc de voir dans ce fait autre chose qu'il ne faut y voir: une divergence de vues sur des questions purement intérieures. Il n'y a point là un symptôme de désagrégation nationale, que nous serions heureux d'y trouver, mais qui ne s'y trouve point. Il y a un conflit intérieur, uniquement intérieur.

L'avenir développera-t-il ces germes, jusqu'à produire un conflit plus marqué

entre le Sud et le Nord? Les éléments particularistes, unis aux éléments religieux, amèneront-ils une crise politique plus grave entre les royaumes et l'empire? Nul ne peut le prévoir encore d'une façon certaine. Nous assisterons certainement dans ce pays à des crises locales; mais nous ne pouvons déterminer encore quel degré d'acuité et d'importance générale ces crises revêtiront, ni surtout quelle en sera l'issue au point de vue politique qui nous touche.

Les pays du Sud sont fort partagés, la bourgeoisie des villes, les industriels, le monde universitaire sont franchement prussifiés; les populations des campagnes au contraire tiennent davantage à leur « particularisme », sans pourtant être le moins du monde hostiles à l'unité et à l'idée de « l'empire germanique ». Dans les élections, ces deux éléments entrèrent en lutte ouverte. En ce moment, les souverains qui ont quelquefois penché du côté des adhérents de la Prusse se retournent du côté de ses adversaires: nous disons ses adversaires, et non ses ennemis.

Les adversaires deviendront-ils des ennemis un jour? Nous le souhaitons, mais rien encore ne permet de l'affirmer.

Pour le moment, la situation n'est que ce que nous venons de dire. Suivons-en avec attention le développement, en nous gardant de prendre trop tôt nos desirs pour des réalités, et, dans nos combats politiques, soyons plutôt pessimistes qu'optimistes: l'expérience nous a montré ce que l'on perd à agir autrement, et nous serions de purs enfants si nous ne faisons notre profit de cette dure expérience.

La France républicaine revient sur la disparition des écoles LAÏQUES de la Société d'enseignement primaire du Rhône, et c'est pour la déplore amèrement.

Nous la déplorons, comme elle, et depuis plus longtemps qu'elle. Mais qui donc a détruit ces écoles LAÏQUES?

Est-ce la préfecture? Est-ce l'arrêté de ce préfet qu'un conseiller général appela, avec tant de verve, le « révérend Père Pascal »? Non point! et nous ne cesserons de le répéter, car c'est dans la destruction violente de ces écoles LAÏQUES que se révèle précisément tout le fanatisme des auteurs de la prétendue réforme de notre enseignement.

Ceux qui ont détruit la Société d'enseignement primaire du Rhône, ce sont les membres du comité de salut public.

Ils ont fait table rase de tout ce qui existait. Ecoles laïques et congréganistes, toutes y ont passé. Et aujourd'hui, on en est-on arrivé avec ces mesures de violence?

On en est arrivé à organiser un mouvement pour fonder des écoles LAÏQUES libres, — qui remplaceraient plus ou moins les écoles LAÏQUES de cette société de l'enseignement primaire du Rhône, que l'on a détruit.

On en est arrivé à demander aux particuliers un sacrifice d'argent et de temps, pour créer des écoles nouvelles, alors qu'ils n'auraient eu à faire aucun sacrifice, si on ne les avait pas privés violemment de cette société.

On en est arrivé à avoir point du tout ébréché l'enseignement congréganiste, mais à avoir détruit une société LAÏQUE

qui lui faisait une loyale et utile concurrence.

On en est arrivé à déplore la disparition de cette société, que l'on avait commencé par détruire.

Il eût été plus sage de ne pas la détruire, et il serait plus logique, l'ayant détruite, de ne pas la regretter.

COURRIER DE PARIS

8 septembre 1872.

L'ère des premières représentations est décidément ouverte malgré les retours de la canicule: le théâtre des Folies-Dramatiques a donné hier soir Maseppa devant une vraie salle d'hiver. Toutes les célébrités du demi-monde sont revenues au colporteur et le noble étranger qui veut tout connaître aura pu hier les passer en revue d'un coup d'œil. Il faut dire que les petits théâtres les sont très-recherchés ce jour-là par les personnes en question: d'abord elles ont sur la scène des amies, des rivales; puis les femmes tout à fait comme il faut ou, si vous aimez mieux, les bourgeoises évitent volontiers ces premières représentations où elles sont exposées à entendre des choses gênantes à force d'être énormes et où l'on aime mieux envoyer quelques amis en éclairieurs, sauf à faire campagne après, s'il y a lieu. Quoi qu'il en soit, le public était fort sympathique dans son ensemble et ne demandait pas mieux que de s'amuser. Tous les artistes aimés ont été accueillis par des acclamations joyeuses: on a fait fête surtout à M^{me} Thierret qui vaut bien cela, car elle trouve toujours moyen d'être drôle, si mauvaise que soit la pièce, et celle d'hier est détestable.

Etrangeté et somptuosité des costumes, entrain et cascades des acteurs; notes coassées et gémissements, canards répétés, décollages démesurés, on a tout fait pour enivrer le public de ces éléments malsains. Le public s'y est d'abord laissé prendre avec une candeur naissante; mais, à la fin, toutes ces grisottes et tous ces déshabillements sont tombés sous le propre excès de leur ineptie et on s'est fâché tout rouge, malgré la claque ou à cause de la claque qui, par une sorte de gageure, était plus enthousiaste, plus frénetique que de coutume. Les conversations tout haut, les battements de pieds, même les sifflets ont commencé au second acte, qui n'est pas du reste beaucoup plus mauvais que le premier; au troisième, la pièce a été emportée comme par une véritable tempête de sifflets. La claque, qui ne voulait point admettre cette conclusion peu consolante de ses efforts, a alors entrepris une levée de bouilliers qui s'est bornée, je crois, à quelques combats isolés et sans conséquences graves. Eh bien! cette attitude du public, même le plus tolérant du monde en fait d'insanités, doit servir d'avertissement aux auteurs: il ne suffit plus désormais de mettre des gaillardises sur la scène, il faut encore y mettre de l'esprit; il ne suffit plus d'être absurde, il faut encore être gai. Puis les études sur le modèle vivant ont des bornes... au théâtre; je ne dis pas que ces bornes ont été dépassées hier, mais M^{me} Blanche d'Antigny les a coté par tête de pas les autres; qu'il paraisse! pourtant par un dragon de vertu, s'est quelque peu récrié. Je le répète encore avec une véritable satisfaction, ces exhibitions ont fait leur temps, et tout Paris demande autre chose au dramaturge.

Vous comprendrez que je ne vous parle pas autrement de la pièce, qui n'a aucun sens; quant à la musique, elle est la banalité et la platitude mêmes. Si originalité, ni entrain, ni drôlerie; rien, rien. Je pense que les auteurs ne sauront rien de ne pas les nommer; du reste j'ai vu avant la chute définitive du rideau, et mes voisins de stalle m'avaient d'ailleurs, précédé: M. de Kératy qui était devant moi, a lâché pied après le second acte.

Et dire que j'étais arrivé dans d'excellentes dispositions! Il me figurais madame Thierret attachée sur le cheval classique dans la posture et le costume de la célèbre Adah Menken, et je m'esbaudissais par avance. M^{me} Thierret nous a fait rire, elle ne peut pas faire autrement, mais elle a dû bien souffrir, comme nous.

Les commentaires sur l'affaire Hyacinthe ne

sont pas encore épuisés; naturellement, c'est M. Louis Veillot qui tient la corde, mais je dois dire que cette corde se laisse aller. M. Veillot est bien arrivé au maximum de violence insultante dans sa première lettre; aujourd'hui il se répète, il s'efforce, il se cherche, ce n'est plus le Veillot du plein jet, accablé venimeux.

La personne qui vient de s'unir au père Hyacinthe excite naturellement un certain intérêt. On veut connaître sa qualité, sa fortune, ses antécédents. Or, M^{me} Emilie Mériman a 35 ans, un extérieur agréable et quelques petites rentes. Elle était protestante, c'est son époux actuel qui l'a ramenée dans le giron de l'église catholique, pour en sortir avec elle, à ce que disent les autorités canoniques, mais à ce qu'il nie énergiquement comme vous savez.

M.

Emprunt national de 3 milliards.

On lit dans le Journal officiel: Les souscripteurs qui n'ont pas échangé leurs titres provisoires contre des certificats d'emprunt sont prévus que cette opération s'effectuera à Paris, à la caisse centrale du Trésor (au Louvre) et, dans les départements, aux trésoreries générales et aux recettes particulières.

NOUVELLES ET BRUITS

Le comte d'Harcourt est venu avant-hier voir le président à Trouville.

On parle de l'arrivée prochaine à Versailles de M. Rournier, notre ministre auprès du gouvernement italien. M. Rournier serait porteur de communications importantes pour le gouvernement français. Il est en ce moment à Rome.

M. de Vogué, après avoir conféré à Trouville avec M. le président de la République, doit partir très-prochainement pour aller reprendre son poste à Constantinople.

Conformément à la nouvelle que nous en avons donnée, il y a quelques jours déjà, le Daily News publie une dépêche annonçant qu'on considère comme probable un voyage du cardinal Antonelli en France dans le courant de l'automne prochain.

On signale le passage à Paris de M. le baron Würzburg, ancien conseiller du roi Louis de Bavière, qui se rend à Trouville.

Nous avions annoncé que le général Von der Tann ne se rendrait pas à Berlin, par ordre du roi de Bavière.

Ce prince vient de le charger d'une mission qui rend encore plus significatif cet éloignement.

En effet, le général Von der Tann, commandant en chef l'armée bavaroise, a dû arriver hier à Nancy. Il se rendra dans les Ardennes et au camp de Châlons, pour inspecter la division bavaroise.

M. Jules Ferry est toujours à Trouville. En ce qui concerne la question des mines du Laurium, on serait disposé, dit-on, à laisser dormir, pour le moment, cette affaire, et à n'élever, dans la suite, de réclamations que collectivement avec les puissances intéressées et après un accord préalable avec elles.

On mande de Versailles que le ministre des finances et M. Roussy, chef de comptabilité de ce ministère, partirent pour Trouville, où les appelle une dépêche du président.

On suppose que M. Thiers veut s'entretenir avec eux de l'état des finances, principalement au point de vue du rendement des impôts.

Plusieurs journaux ont annoncé que la Banque de France serait à la veille d'émettre des coupures de 10 fr.; quelques-uns vont même jusqu'à indiquer le 27 septembre comme la date assignée à l'apparition de ces nouveaux billets.

Or, la vérité est que la question des coupures de 10 fr. soulevée il y a quelque temps dans le conseil de la Banque, a été écartée purement et simplement, le conseil étant unani-

me à penser que les billets de 20 fr. et de 5 fr., activement fabriqués et propagés dans une large mesure, suffiront, avec un supplément d'émission de monnaies divisionnaires, pour assurer la régularité et la facilité des transactions.

M. Thiers aurait demandé hier à M. le préfet de police de lui faire parvenir chaque jour un exact des noms des personnes mises en arrestation pour cause politique, avec les détails nécessaires que comporte ce renseignement.

La République française croit savoir que, d'après une communication faite par l'un des membres les plus autorisés du conseil municipal de Paris, le gouvernement est d'avis que de nouvelles poursuites et des arrestations se rapportent à des faits politiques qui se sont passés il y a plus de 15 mois ne peuvent avoir d'autre résultat que celui de semer l'inquiétude dans la population parisienne et d'empêcher l'apaisement des esprits.

Divers journaux annoncent que M. Longuet, réfugié à Londres, va épouser la fille de Karl Marx.

« Londres, 7 septembre.

« Epoux Longuet, mariés sous régime Commun — « ôté. »

« Oh! ces employés du télégraphe... pour faire un mot de plus.

On vient de publier les résultats suivants,

au sujet de la mortalité des enfants de premier âge, comparée au nombre total des naissances à Marseille:

Années	Total des naissances	Décès des enfants de 0 à 1 an.
1860	8.958	1.141
1861	9.542	1.449
1862	9.399	4.806
1863	9.414	1.306
1864	9.759	1.932
1865	9.390	4.894
1866	10.014	1.678
1867	9.874	1.553
1868	9.648	2.190
1869	10.432	2.502
1870	9.487	2.041
1871	8.775	2.332

Ces chiffres, dit avec raison l'Égalité, sont réellement effrayants. Dans aucune ville de France, peut-être, le chiffre de la mortalité des enfants n'est aussi élevé. Il est urgent que des mesures soient prises pour remédier à cet état de choses.

Autre statistique marseillaise. — Le nombre des mariages réparateurs et des légitimations qui en sont la suite tend à diminuer à Marseille depuis quinze ans.

Voici, d'ailleurs, les chiffres à l'appui: Mariages réparateurs, par ces mariages.

Années	Mariages réparateurs.	Enfants légitimés.
1857	438	429
1858	463	439
1859	458	256
1860	203	287
1861	196	240
1862	139	198
1863	212	245
1864	203	232
1865	252	270
1866	191	219
1867	164	224
1868	172	236
1869	123	149
1870	206	305
1871	176	234

Ainsi donc, pendant la période quinquennale de 1857 à 1871, il a été enregistré à l'état civil de Marseille 858 mariages portant 1,181 légitimations; de 1862 à 1866, 997 mariages et 1,169 légitimations, et de 1867 à 1871, 841 mariages et 1,148 légitimations.

On écrit de Boulogne-sur-Mer, que le 20 de ce mois une cérémonie intéressante aura lieu dans cette ville, en l'honneur de Frédéric Sauvage, le promoteur de l'application de l'hélice à la navigation à vapeur, dont les restes, exhumés du cimetière de l'Est à Paris, vont être ramenés dans sa ville natale aux frais et par les soins de la municipalité boulonnaise.

Dans la nuit de samedi à dimanche, il y a eu un violent incendie à Nancy dans les chan-

FEUILLETON DU JOURNAL DE LYON

DU 10 SEPTEMBRE 1872.

LA ROCHE

AUX

MOUETTES

Quel moment que celui où le capitaine Legoff, entouré de son état-major, frotta une alouette chimique sur le drap de son pantalon, et mit le feu à la toile godronnée et aux étoupeux qu'il avait amassés dans le foyer!

Chacun d'eux retenait son souffle, tous les cours étaient dans l'attente. Ce ne fut d'abord qu'un nuage de fumée si épaisse que la nuit en était obscurcie.

Plusieurs minutes s'écoulèrent dans une angoisse inexprimable. Enfin ils entendirent les crépitations de l'embrasement.

La fumée s'éclaira d'une lueur rougeâtre, des lignes étincelantes coururent çà et là sur les premières assises du bûcher, l'incendie gagna rapidement le faîte, et bientôt une immense gerbe de flamme illumina le ciel et les flots.

Jamais bourrées de la Saint-Jean ne méritèrent mieux le nom de feu de joie que ces planches brûlées en signe de détresse. Plus

longs traits les douceurs d'une popularité bien acquise. Pas un ne doutait que cette flamme si haute et si claire n'appelât à leur aide les bâtiments qui tenaient la mer à dix lieues à la ronde, ils croyaient tous à leur prochaine délivrance, et ils la saluaient déjà par des acclamations bruyantes, pendant qu'au-dessus d'eux les mouettes, réveillées en sursaut, volaient autour de leur refuge en jetant des cris éfarés.

VII

Les heures s'écoulaient, les planches ne donnaient plus de flamme, et, rangés autour du brasier, ils soupiraient encore après le bâtiment qui devait les recueillir à son bord. L'espèce de fièvre qui s'était emparée d'eux venait de s'éteindre, elle aussi, faute d'aliments, et ils étaient tombés peu à peu dans cet état de prostration et de marasme qui succède fatalement à toutes les grandes crises. Ils en sortirent par un nouvel accès de désespoir. La perspective même de leur retour au Poulliguen, en admettant qu'il leur fut donné d'y rentrer, les remplissait de trouble et d'effroi. S'ils ne pensaient pas sans remords aux angoisses de leurs familles, ils ne pensaient pas non plus sans terreur à la réception qui les attendait. Marc ne se montrait ni plus fier ni plus rassuré que les autres. Il se représentait sa mère désolée, courant éperdue sur la plage. Il savait qu'elle était là plus tendre des mères, et la conscience du mal qu'il avait fait lui déchirait le cœur; il savait aussi qu'elle était sévère au besoin, et Marc se sentait trop coupable pour pouvoir compter sur beaucoup d'indulgence. Ainsi, de quelque côté que chacun se tournât, ce n'était pour tous que motifs à lamentations.

Ils revoyaient, comme dans un mirage, l'intérieur paisible où ils étaient nés, le foyer qui égalisait les causes du soir, le tableau où

ils dormaient si doucement sous leurs courties de serge verte. Ils appréciaient pour la première fois les biens, les joies faciles qu'ils avaient perdus par leur faute, ils reconnaissaient quels heureux enfants ils avaient été jusque-là, combien leurs parents étaient bons pour eux et les aimaient, et les pauvres petits pleuraient à chaudes larmes. Ils n'étaient déjà que trop punis, et pourtant leur châtiement commençait à peine.

Ce fut encore Legoff qui les reconforta. « Ah ça, s'écria-t-il, est-ce que vous n'avez pas bientôt fini de me piauler ainsi aux oreilles? Vous êtes bien ici. Vous avez les pieds chauds, la tête fraîche et le ventre libre. Que vous manque-t-il? De quoi vous plaingez-vous? Aurait-on négligé par hasard, de basser les draps à monsieur le baron de Mascaret? Monsieur le vicomte de Jambonneau attendrait-il après son éducation? On a peut-être égaré les pantoufles et la robe de chambre à milord Macabiau? Je ne m'en consolerais pas. Qui m'a donné des loupes de mer pareils? Vous allez voir plus de vingt bâtiments se disputant l'avantage de vous ramener au Poulliguen; vous n'avez que l'embaras du choix. Quant à la réception qu'on nous prépare, je ne vous garantis pas qu'il y aura des mats de cocagne sur le port et des étalages de pain d'épice tout le long du quai. Il est même possible que notre ingrate patrie pousse la ladrerie jusqu'à faire l'économie d'un feu d'artifice.

En revanche, je crois pouvoir affirmer que ceux d'entre vous qui aiment les claques n'auront point sujet d'être mécontents. Vous en serez quittes pour quelques calottes, tandis que moi, je payerai pour tous et sera battu comme plaisir. Quand je pense que c'est la barque à papa qui a l'honneur en ce moment de nous servir de calorifère, j'en ai froid dans le dos! A chaque heure suffit sa peine; nous verrons plus tard à nous débrouiller. Mouches, vous, et plutôt que de geindre comme des sangsue, tâchons de nous distraire et de

— Oui, dit Jambonneau, faisons une partie de billes.

— Ou de tonneau, dit Pornichet.

— Ou de bouchon, dit Macabiau.

— Si c'était égal à l'honorable société, dit le petit Guillaume, je demanderais qu'on fit tout simplement une partie de macarons.

— Moi, je demande à m'en aller, tout simplement, dit Mascaret.

— Mieux que cela, reprit Legoff, mettons-nous à raconter des histoires. Il n'est pas de nous qui n'en sache au moins deux ou trois. Rien ne vaut pour l'agrément une jolie histoire racontée entre amis. Que chacun dise la sienne, et celui qui, de l'avis de tous, aura dit la plus amusante, les autres lui paieront du sucre d'orge, dimanche prochain, au Bourg de Batz, après la sortie de la messe.

Age heureux! il n'en fallait pas davantage pour changer le cours de leurs idées et les arracher à leurs réflexions. Ce fut comme un coup de vent qui nettoie le ciel et dissipe les nuées. Il n'y eut qu'un cri: Racontons des histoires!

Ils en avaient tous quelques-unes au fond de leur sac, toutes plus ou moins vraies, plus ou moins vraisemblables, de ces histoires que les marins rapportent des pays lointains, qui passent dans les familles à l'état de légendes, et que chaque génération transmet à celle qui la suit, revues, corrigées et surtout considérablement augmentées.

La lice était ouverte, tous brûlaient d'y entrer; ce tournoi, dont quelques batons de sucre d'orge devaient être le prix, enflammait les imaginations, allumaient bien des convoitises.

— Commence, Pornichet, dit Legoff; je devine, à ton air guilleret, qu'il y a quelque chose de gentil qui frétille au bout de ta langue.

— Oui, s'écria Pornichet se précipitant dans l'arène avec l'impétuosité et l'étonnerie d'un hanneton, nous allons rire! Je vas vous raconter le radeau de la Méduse, et comment

Il n'alla pas plus loin, une tempête d'impressions l'arrêta court et le jeta sur le carreau.

« Pornichet, dit Legoff d'un ton magistral, on ne sert point de semblables histoires à des gens qui n'ont pas diné et qui se trouvent dans notre position. Profitez de la leçon, et, quand tu fréquenteras la société, souviens-toi qu'un homme bien appris ne met jamais les pieds dans le plat. Si tu n'as rien de plus folâtre à nous offrir...

tiers de bois du Lievie-Dreyfuss. Un homme a été blessé. On s'est rendu maître du feu.

La ligne de Lourdes à Pierrefitte est coupée sur plusieurs points, par suite d'inondations du Gave.

Le préfet de Bordeaux a reçu dans la journée, du préfet de la Corrèze, le télégramme suivant :

« La Dordogne a une crue considérable : 3 mètres; toutes nos rivières dépassent également de beaucoup leur maximum ordinaire.

« A Souillac, ce matin samedi à 7 h. dit une autre dépêche, la crue de la Dordogne avait atteint 4 mètres, et elle augmentait toujours.

Des personnes généralement bien informées rattachent à la visite du maréchal Canrobert à Strasbourg à l'affaire du maréchal Bazaine.

M. le président de la République, qui se fait rendre un compte tout particulier des phases du procès Bazaine, aurait désiré obtenir du maréchal Canrobert lui-même des renseignements précis sur certains mouvements de l'armée autour de Metz.

La déposition du maréchal sera très-prochainement reçue par M. le général de Rivière.

On assure que l'affaire de Mgr Ross, évêque de Strasbourg, est en voie d'arrangement.

On attribue un grand rôle au résultat de l'intervention officieuse de l'archevêque de Cologne, qui a fait tout exprès le voyage de Berlin et qui, malgré la différence des cultes, est un des protégés de l'impératrice Augusta.

Mgr de Cologne est attendu prochainement à Strasbourg.

Puck, le charmant causeur de la Vie parisienne, donne, comme parfaitement authentique, la petite anecdote suivante :

Il y a quelques jours, à Stasbourg, sur le Broglie, une légère discussion s'éleva entre un bourgeois de la ville et un agent de police prussien. La querelle allait en bien qu'un français se rendrait au théâtre, où une loge avait été décorée tout exprès pour la circonstance.

Mirabeau prit place entre deux jeunes filles. Il avait à sa droite Mlle Noble, à sa gauche mademoiselle Thiers. Approchement ingénieux ! Nos pères avaient trouvé de placer Mirabeau entre la noblesse et le tiers.

« Un donjon ce soir-là Bourgeois gentilhomme, et comme le député provincial demandait à ces jeunes filles si le spectacle les divertissait, mademoiselle Thiers s'empressa de répondre : « Ce qui nous intéresse le plus, c'est de nous trouver à côté du gentilhomme bourgeois ! » Ce mot vola de bouche en bouche ; il eut les honneurs de la soirée. Celle qui l'avait trouvé était la tante paternelle de M. Thiers.

« On ne voit, l'esprit chez lui est un don de famille.

Le jeune Thiers entra, en 1855, au lycée de Marseille, où il avait obtenu une demi-bourse. M. Barthélemy, un ami de sa famille, payait l'autre moitié. Nous connaissons assez le noble caractère de M. Thiers pour croire qu'il ne rougira pas de ce détail. Il s'est largement acquitté depuis lors de sa dette de reconnaissance.

M. Thiers n'a jamais oublié que les injures, et toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, il s'est plu à rappeler lui-même les obligations qu'il avait contractées. Ce sentiment lui fait honneur.

M. Thiers se montra un écolier ordinaire dans les basses classes ; mais à partir de la seconde, il devint un élève hors ligne. Ses facultés s'élevaient peu à peu ainsi d'ordinaires sous des pédagogues peu lettrés, qui formaient les personnes des maîtres élémentaires ; elles se révélèrent avec l'entrée d'un professeur dont la distinction contrastait avec l'air grossier de ses collègues. Le nouvel arrivant était un homme jeune encore, dont la physionomie intelligente et la toilette correcte avaient séduit à première vue les lycéens peu faits à de pareils séjours.

« Et fut bien autre chose quand ils entendirent un soir harmonieux, une voix qui résonna jusqu'aux oreilles inconnue qui remplaçait l'accent bas-alpin ou rouerguais de ses prédécesseurs.

Thiers fut plus que personne impressionné et éprouva un attrait irrésistible pour son nouveau maître, un ancien élève de l'école polytechnique. Maillet-Lacoste (c'est le nom de l'homme qui avait donné son essor à l'esprit de Thiers) avait publié une brochure consacrée contre l'établissement du conseil à vie ; il avait une seconde fois protesté par écrit contre l'avènement de l'Empire. Ces actes avaient brisé sa carrière d'ingénieur et l'avaient relégué dans un lycée.

Maillet-Lacoste existait encore quand M. Thiers arriva au lycée du pouvoir. Celui-ci, qui lui avait conservé un affectueux souvenir, lui fit dire de venir le voir ; il voulait amplifier sa position, qui était déjà très honorable. Mais le jeune Thiers refusa les présents d'Artaxerxès, et Thiers devint ingénieur pour l'assister à son insu.

« A partir des humanités, Thiers obtint tous les premiers prix de sa classe. Il se montra très-supérieur aux camarades qui l'avaient naguère distancé ; il les intéressait vivement par l'abondance et la variété de ses anecdotes. On suspendait les yeux pour écouter, il parlait sous les arcades de la cour et, pendant la récréation, suspendait une trentaine d'auditeurs à ses lèvres.

Thiers faisait partie d'un groupe d'écoliers qui avaient pris un abonnement au Journal de l'Empire et qui faisaient acheter tous les bulletins de la grande armée. Il était très-avide de ces lectures, qu'il mettait bien au-dessus de ses devoirs. Il expliquait le mouvement des armées et prédisait, par une intelligence presque paternelle, les succès stratégiques qu'il a développés plus tard.

En 1814, Thiers, ayant achevé ses études, sortit du lycée et vint occuper la mansarde de sa maison natale, qu'habitait encore sa mère et sa grand-mère.

Marseille, à cette époque, se ressentait des calamités de la révolution. Il n'y avait pas régné encore les brèches qu'avait faites à sa fortune la longue cessation de son commerce, et la famille Amic partageait la gêne presque générale. M. Thiers eut de mauvais jours à traverser, mais plein de philosophie, il se consolait avec des livres qu'il empruntait à ses amis. Sa seule distraction, dans l'intervalle de ses lectures, était de faire des portraits en miniature. Nous avons vu plusieurs de ses ouvrages, qu'aurait signés Isabey. Ainsi s'expliquent les critiques raisonnées qu'il fit, en débutant sur la peinture, et les liaisons qu'il forma plus tard avec plusieurs artistes, notamment avec M^{me} de Michel.

Thiers passait des heures entières dans sa petite chambre à s'exercer à l'art de la parole ; il avait pour lui-même le plus sérieux intérêt à l'art de l'éloquence, et il s'entraînait souvent qu'il n'en avait pas conscience, et risquait de s'écarter de son sujet.

Le rhétoricien d'hier avait alors la phrase ornée et le geste d'aujourd'hui, et il était placé depuis par une élocution familière et un débit bourgeois.

Les grands artistes ont tous leur première et leur seconde manière.

Thiers, après sa sortie du lycée, resta une année environ à Marseille. Il alla ensuite à Aix pour faire son droit. Sa mère et sa grand-mère le suivirent.

Les difficultés matérielles rendirent bien pénibles ses premières études ; mais, se montrant supérieur à sa fortune, Thiers trouva encore assez de sérénité intellectuelle pour concourir aux prix académiques.

Son éloge de Vauvenargues couronné lui valut cinq cents francs, qui vinrent fort à propos. Il avait composé, avec la ligne fleur de libéralisme, un groupe intime qu'on appela le cénacle, et dont faisait partie Ambrose Mottet, Armand Lauris, Rouchon, Mignet, Jouve, Arnaud, Florin, Semery, Dufaur, etc. Thiers, bien que le plus jeune, était l'âme de la réunion. Il parlait sur la forme des gouvernements et sur le mérite comparatif des diverses institutions politiques en publiciste déjà constitué, et était considéré comme l'orateur et le philosophe du cénacle.

Thiers devint avocat et laida plusieurs fois ; mais, avec ce flair de l'avenir qui lui fit rarement défaut, il comprit bientôt que sa véritable vocation n'était pas là ; il avait de plus hautes visées. En vain M. Hollandin, qui portait beaucoup d'intérêt à Thiers, dont il était, dit-on, le parrain, offrit à son fils de venir faire de la procédure commerciale à Marseille. Thiers résista aux belles perspectives que lui offrait le commerce de Paris, en compagnie de son ami Mignet, munis d'un vinage pécuniaire, mais riches d'espoir comme on l'est à vingt-quatre ans.

« On ne voit, l'esprit chez lui est un don de famille.

Le jeune Thiers entra, en 1855, au lycée de Marseille, où il avait obtenu une demi-bourse. M. Barthélemy, un ami de sa famille, payait l'autre moitié. Nous connaissons assez le noble caractère de M. Thiers pour croire qu'il ne rougira pas de ce détail. Il s'est largement acquitté depuis lors de sa dette de reconnaissance.

M. Thiers n'a jamais oublié que les injures, et toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, il s'est plu à rappeler lui-même les obligations qu'il avait contractées. Ce sentiment lui fait honneur.

M. Thiers se montra un écolier ordinaire dans les basses classes ; mais à partir de la seconde, il devint un élève hors ligne. Ses facultés s'élevaient peu à peu ainsi d'ordinaires sous des pédagogues peu lettrés, qui formaient les personnes des maîtres élémentaires ; elles se révélèrent avec l'entrée d'un professeur dont la distinction contrastait avec l'air grossier de ses collègues. Le nouvel arrivant était un homme jeune encore, dont la physionomie intelligente et la toilette correcte avaient séduit à première vue les lycéens peu faits à de pareils séjours.

« Et fut bien autre chose quand ils entendirent un soir harmonieux, une voix qui résonna jusqu'aux oreilles inconnue qui remplaçait l'accent bas-alpin ou rouerguais de ses prédécesseurs.

Thiers fut plus que personne impressionné et éprouva un attrait irrésistible pour son nouveau maître, un ancien élève de l'école polytechnique. Maillet-Lacoste (c'est le nom de l'homme qui avait donné son essor à l'esprit de Thiers) avait publié une brochure consacrée contre l'établissement du conseil à vie ; il avait une seconde fois protesté par écrit contre l'avènement de l'Empire. Ces actes avaient brisé sa carrière d'ingénieur et l'avaient relégué dans un lycée.

Maillet-Lacoste existait encore quand M. Thiers arriva au lycée du pouvoir. Celui-ci, qui lui avait conservé un affectueux souvenir, lui fit dire de venir le voir ; il voulait amplifier sa position, qui était déjà très honorable. Mais le jeune Thiers refusa les présents d'Artaxerxès, et Thiers devint ingénieur pour l'assister à son insu.

« A partir des humanités, Thiers obtint tous les premiers prix de sa classe. Il se montra très-supérieur aux camarades qui l'avaient naguère distancé ; il les intéressait vivement par l'abondance et la variété de ses anecdotes. On suspendait les yeux pour écouter, il parlait sous les arcades de la cour et, pendant la récréation, suspendait une trentaine d'auditeurs à ses lèvres.

qui se recontra d'aventure avec lui, à bord du navire espagnol Virgen del Pilar, allant à Carthagène, en a tracé un portrait d'autant plus piquant qu'on y retrouve en maintes parties ce qui se reproduit plus tard en les agrandissant.

Il représente un petit homme, du nom de M. Thiers, comme une encyclopédie bavarde des plus amusantes. On ne parlait de rien qu'il n'en eût dit. Il connaissait le monde entier, dont il avait fait le tour, disait-il, avec le capitaine Marchand. Il était fort digne qu'il eût fait partie de cette expédition ; mais rien n'était capable de l'embarasser. Il se serait toujours avec adresses objections qui pouvaient lui présenter. Il était si précis dans l'emploi des termes techniques, dans la description des pays, dans la désignation des latitudes, dans celle des personnages et dans la date des faits qu'il forçait les contradicteurs à lui laisser le dé. Il raisonnait mieux qu'aucun marin sur l'art nautique, expliquait clairement le détail des manœuvres les plus compliquées et démontrait, *ex professo*, les principes de la navigation.

« Bref, — dit on terminant M. de Fonvielle, — on n'entendit jamais un perquet de théorie avec le bec plus affilé.

« La vérité est que la famille de M. Thiers appartenait à la bourgeoisie aisée. Nous avons déjà dit ce qu'était son père. Son grand-père, homme de loi, avait été archiviste de la mairie. Quant à son aïeul, il avait fait fortune dans le commerce des draps et avait fait bâtir dans la rue Muzade la maison qui était naguère encore le siège de la recette générale et qui, sous MM. Briozac et Firino, a reçu dans ses salons toute l'aristocratie marseillaise.

« Voici une autre preuve du rang social qu'avait conquis la famille Thiers.

Lorsque Mirabeau fut élu député aux Etats généraux, la chambre de commerce lui donna un splendide banquet. Il était dit dans le programme de la fête qu'un sortit de table, l'illustre orateur se rendrait au théâtre, où une loge avait été décorée tout exprès pour la circonstance.

Mirabeau prit place entre deux jeunes filles. Il avait à sa droite Mlle Noble, à sa gauche mademoiselle Thiers. Approchement ingénieux ! Nos pères avaient trouvé de placer Mirabeau entre la noblesse et le tiers.

« Un donjon ce soir-là Bourgeois gentilhomme, et comme le député provincial demandait à ces jeunes filles si le spectacle les divertissait, mademoiselle Thiers s'empressa de répondre : « Ce qui nous intéresse le plus, c'est de nous trouver à côté du gentilhomme bourgeois ! » Ce mot vola de bouche en bouche ; il eut les honneurs de la soirée. Celle qui l'avait trouvé était la tante paternelle de M. Thiers.

« On ne voit, l'esprit chez lui est un don de famille.

Le jeune Thiers entra, en 1855, au lycée de Marseille, où il avait obtenu une demi-bourse. M. Barthélemy, un ami de sa famille, payait l'autre moitié. Nous connaissons assez le noble caractère de M. Thiers pour croire qu'il ne rougira pas de ce détail. Il s'est largement acquitté depuis lors de sa dette de reconnaissance.

M. Thiers n'a jamais oublié que les injures, et toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, il s'est plu à rappeler lui-même les obligations qu'il avait contractées. Ce sentiment lui fait honneur.

M. Thiers se montra un écolier ordinaire dans les basses classes ; mais à partir de la seconde, il devint un élève hors ligne. Ses facultés s'élevaient peu à peu ainsi d'ordinaires sous des pédagogues peu lettrés, qui formaient les personnes des maîtres élémentaires ; elles se révélèrent avec l'entrée d'un professeur dont la distinction contrastait avec l'air grossier de ses collègues. Le nouvel arrivant était un homme jeune encore, dont la physionomie intelligente et la toilette correcte avaient séduit à première vue les lycéens peu faits à de pareils séjours.

« Et fut bien autre chose quand ils entendirent un soir harmonieux, une voix qui résonna jusqu'aux oreilles inconnue qui remplaçait l'accent bas-alpin ou rouerguais de ses prédécesseurs.

Thiers fut plus que personne impressionné et éprouva un attrait irrésistible pour son nouveau maître, un ancien élève de l'école polytechnique. Maillet-Lacoste (c'est le nom de l'homme qui avait donné son essor à l'esprit de Thiers) avait publié une brochure consacrée contre l'établissement du conseil à vie ; il avait une seconde fois protesté par écrit contre l'avènement de l'Empire. Ces actes avaient brisé sa carrière d'ingénieur et l'avaient relégué dans un lycée.

Maillet-Lacoste existait encore quand M. Thiers arriva au lycée du pouvoir. Celui-ci, qui lui avait conservé un affectueux souvenir, lui fit dire de venir le voir ; il voulait amplifier sa position, qui était déjà très honorable. Mais le jeune Thiers refusa les présents d'Artaxerxès, et Thiers devint ingénieur pour l'assister à son insu.

« A partir des humanités, Thiers obtint tous les premiers prix de sa classe. Il se montra très-supérieur aux camarades qui l'avaient naguère distancé ; il les intéressait vivement par l'abondance et la variété de ses anecdotes. On suspendait les yeux pour écouter, il parlait sous les arcades de la cour et, pendant la récréation, suspendait une trentaine d'auditeurs à ses lèvres.

Thiers faisait partie d'un groupe d'écoliers qui avaient pris un abonnement au Journal de l'Empire et qui faisaient acheter tous les bulletins de la grande armée. Il était très-avide de ces lectures, qu'il mettait bien au-dessus de ses devoirs. Il expliquait le mouvement des armées et prédisait, par une intelligence presque paternelle, les succès stratégiques qu'il a développés plus tard.

En 1814, Thiers, ayant achevé ses études, sortit du lycée et vint occuper la mansarde de sa maison natale, qu'habitait encore sa mère et sa grand-mère.

Marseille, à cette époque, se ressentait des calamités de la révolution. Il n'y avait pas régné encore les brèches qu'avait faites à sa fortune la longue cessation de son commerce, et la famille Amic partageait la gêne presque générale. M. Thiers eut de mauvais jours à traverser, mais plein de philosophie, il se consolait avec des livres qu'il empruntait à ses amis. Sa seule distraction, dans l'intervalle de ses lectures, était de faire des portraits en miniature. Nous avons vu plusieurs de ses ouvrages, qu'aurait signés Isabey. Ainsi s'expliquent les critiques raisonnées qu'il fit, en débutant sur la peinture, et les liaisons qu'il forma plus tard avec plusieurs artistes, notamment avec M^{me} de Michel.

Thiers passait des heures entières dans sa petite chambre à s'exercer à l'art de la parole ; il avait pour lui-même le plus sérieux intérêt à l'art de l'éloquence, et il s'entraînait souvent qu'il n'en avait pas conscience, et risquait de s'écarter de son sujet.

Le rhétoricien d'hier avait alors la phrase ornée et le geste d'aujourd'hui, et il était placé depuis par une élocution familière et un débit bourgeois.

Les grands artistes ont tous leur première et leur seconde manière.

Thiers, après sa sortie du lycée, resta une année environ à Marseille. Il alla ensuite à Aix pour faire son droit. Sa mère et sa grand-mère le suivirent.

Les difficultés matérielles rendirent bien pénibles ses premières études ; mais, se montrant supérieur à sa fortune, Thiers trouva encore assez de sérénité intellectuelle pour concourir aux prix académiques.

Son éloge de Vauvenargues couronné lui valut cinq cents francs, qui vinrent fort à propos. Il avait composé, avec la ligne fleur de libéralisme, un groupe intime qu'on appela le cénacle, et dont faisait partie Ambrose Mottet, Armand Lauris, Rouchon, Mignet, Jouve, Arnaud, Florin, Semery, Dufaur, etc. Thiers, bien que le plus jeune, était l'âme de la réunion. Il parlait sur la forme des gouvernements et sur le mérite comparatif des diverses institutions politiques en publiciste déjà constitué, et était considéré comme l'orateur et le philosophe du cénacle.

Thiers devint avocat et laida plusieurs fois ; mais, avec ce flair de l'avenir qui lui fit rarement défaut, il comprit bientôt que sa véritable vocation n'était pas là ; il avait de plus hautes visées. En vain M. Hollandin, qui portait beaucoup d'intérêt à Thiers, dont il était, dit-on, le parrain, offrit à son fils de venir faire de la procédure commerciale à Marseille. Thiers résista aux belles perspectives que lui offrait le commerce de Paris, en compagnie de son ami Mignet, munis d'un vinage pécuniaire, mais riches d'espoir comme on l'est à vingt-quatre ans.

« On ne voit, l'esprit chez lui est un don de famille.

Le jeune Thiers entra, en 1855, au lycée de Marseille, où il avait obtenu une demi-bourse. M. Barthélemy, un ami de sa famille, payait l'autre moitié. Nous connaissons assez le noble caractère de M. Thiers pour croire qu'il ne rougira pas de ce détail. Il s'est largement acquitté depuis lors de sa dette de reconnaissance.

M. Thiers n'a jamais oublié que les injures, et toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, il s'est plu à rappeler lui-même les obligations qu'il avait contractées. Ce sentiment lui fait honneur.

M. Thiers se montra un écolier ordinaire dans les basses classes ; mais à partir de la seconde, il devint un élève hors ligne. Ses facultés s'élevaient peu à peu ainsi d'ordinaires sous des pédagogues peu lettrés, qui formaient les personnes des maîtres élémentaires ; elles se révélèrent avec l'entrée d'un professeur dont la distinction contrastait avec l'air grossier de ses collègues. Le nouvel arrivant était un homme jeune encore, dont la physionomie intelligente et la toilette correcte avaient séduit à première vue les lycéens peu faits à de pareils séjours.

« Et fut bien autre chose quand ils entendirent un soir harmonieux, une voix qui résonna jusqu'aux oreilles inconnue qui remplaçait l'accent bas-alpin ou rouerguais de ses prédécesseurs.

Thiers fut plus que personne impressionné et éprouva un attrait irrésistible pour son nouveau maître, un ancien élève de l'école polytechnique. Maillet-Lacoste (c'est le nom de l'homme qui avait donné son essor à l'esprit de Thiers) avait publié une brochure consacrée contre l'établissement du conseil à vie ; il avait une seconde fois protesté par écrit contre l'avènement de l'Empire. Ces actes avaient brisé sa carrière d'ingénieur et l'avaient relégué dans un lycée.

Maillet-Lacoste existait encore quand M. Thiers arriva au lycée du pouvoir. Celui-ci, qui lui avait conservé un affectueux souvenir, lui fit dire de venir le voir ; il voulait amplifier sa position, qui était déjà très honorable. Mais le jeune Thiers refusa les présents d'Artaxerxès, et Thiers devint ingénieur pour l'assister à son insu.

« A partir des humanités, Thiers obtint tous les premiers prix de sa classe. Il se montra très-supérieur aux camarades qui l'avaient naguère distancé ; il les intéressait vivement par l'abondance et la variété de ses anecdotes. On suspendait les yeux pour écouter, il parlait sous les arcades de la cour et, pendant la récréation, suspendait une trentaine d'auditeurs à ses lèvres.

Thiers faisait partie d'un groupe d'écoliers qui avaient pris un abonnement au Journal de l'Empire et qui faisaient acheter tous les bulletins de la grande armée. Il était très-avide de ces lectures, qu'il mettait bien au-dessus de ses devoirs. Il expliquait le mouvement des armées et prédisait, par une intelligence presque paternelle, les succès stratégiques qu'il a développés plus tard.

En 1814, Thiers, ayant achevé ses études, sortit du lycée et vint occuper la mansarde de sa maison natale, qu'habitait encore sa mère et sa grand-mère.

Marseille, à cette époque, se ressentait des calamités de la révolution. Il n'y avait pas régné encore les brèches qu'avait faites à sa fortune la longue cessation de son commerce, et la famille Amic partageait la gêne presque générale. M. Thiers eut de mauvais jours à traverser, mais plein de philosophie, il se consolait avec des livres qu'il empruntait à ses amis. Sa seule distraction, dans l'intervalle de ses lectures, était de faire des portraits en miniature. Nous avons vu plusieurs de ses ouvrages, qu'aurait signés Isabey. Ainsi s'expliquent les critiques raisonnées qu'il fit, en débutant sur la peinture, et les liaisons qu'il forma plus tard avec plusieurs artistes, notamment avec M^{me} de Michel.

Thiers passait des heures entières dans sa petite chambre à s'exercer à l'art de la parole ; il avait pour lui-même le plus sérieux intérêt à l'art de l'éloquence, et il s'entraînait souvent qu'il n'en avait pas conscience, et risquait de s'écarter de son sujet.

Le rhétoricien d'hier avait alors la phrase ornée et le geste d'aujourd'hui, et il était placé depuis par une élocution familière et un débit bourgeois.

Les grands artistes ont tous leur première et leur seconde manière.

ETRANGER

Entrevue de Berlin.

(Correspondance particulière du Journal de Lyon.)

RECEPTION DE L'EMPEREUR D'AUTRICHE

Berlin, 6 septembre.

Hier nous avons, comme je vous l'ai écrit, vu entrer le czar à Berlin. Il y a une heure — à 6 heures du soir — est arrivé à son tour l'empereur François-Joseph.

Cette fois la réception a eu lieu à la nouvelle gare de Potsdam, très belle et très vaste enceinte couverte d'un toit cintrique en verre. Vers cinq heures et demie est venu se placer devant le débarcadère un détachement du régiment prussien appartenant à l'empereur François-Joseph. Un aïeul choisi les hommes, ils étaient tous de haute taille et de forte encolure. Ils avaient leur moustache en lête.

Lier le czar avait sauté de sa berline sur l'asphalte, aujourd'hui on avait pris le soin d'étendre un tapis d'un demi-mètre de largeur passant de la descente à la salle d'attente réservée. *Experientia docet*, il y avait du progrès.

Vingt minutes avant six heures l'empereur et sa suite arrivèrent. Le prince impérial était là, la princesse Frédéric-Charles, qui est devenue d'une civilité absolue et qui gagne de l'embouppant, puis tous les princes de la cour, le grand-duc de Bade, le duc de Saxe-Cobourg en cuirassier autrichien, le jeune fils du prince impérial, M. de Bismarck, Moltke, de Roon et une vraie foule de hauts fonctionnaires et de généraux.

Le temps était de nouveau superbe. Cinq minutes avant l'arrivée du train, l'empereur se présenta et, comme par instinct, par propulsion naturelle, voyant devant lui le détachement aligné, il marcha vers lui sans trop s'occuper de ceux qui l'entouraient. Je ne savais pas qu'il avait l'habitude. Ce doit être ainsi pourtant, car le prince impérial qui était avancé pour lui dire quelque chose dit, qu'il le brutaît lui-même, lui parler haut à l'oreille.

Le souverain répondit négligemment et se occupa de nouveau de ses soldats. Arrivé près d'eux il leur dit : *Morgen !* Bonjour ! Avec moi instantanément ce s'ils avaient déposé l'arme, tous ces grands gais se précipitèrent : *Morgen !* C'était un ton et fit rire de bon cœur une vingtaine de journalistes étrangers, seul publiciste assistant à la cérémonie.

L'empereur d'Autriche fut embrassé par l'empereur Guillaume, mais à beaucoup près pas avec la même cordialité, avec la même effusion que ne le fut hier le czar. On sentait un peu le cérémonial dans cette accolade ; ce n'était pas le baiser d'amis, mais la salutation consacrée.

Le train emmenant le monarque austro-hongrois était énorme, mais j'ai vu peu de monde relativement comme suite. Parmi ces messieurs je n'ai reconnu que le comte de drassy ; le beau Jules, combiné on l'appelait jadis en diplomatie, portait l'uniforme de hussard hongrois.

L'empereur d'Autriche avait celui de l'infanterie prussienne avec le cordon de l'Aigle-Noir. L'empereur Guillaume et les princes de sa famille portaient tous le grand cordon de Saint-Etienne, bordés teints avec bande inférieure verte, et l'uniforme de l'infanterie autrichienne. Au fond, formant une frappante diversion, se tenaient quelques personnages hongrois dans leur riche costume de Magyar.

L'empereur Guillaume présentait d'abord à son hôte son fils, que François-Joseph n'embrassa pas, comme l'avait fait le czar, puis son petit-fils, puis les princes de la cour, qui recurent tous un serrement de main et un salut militaire.

Bismarck et Moltke furent l'objet d'une attention spéciale de la part de François-Joseph. Au lieu d'un, ils recurent trois serremments de main avec un couple de paroles.

La grande-duchesse de Bade était là ; c'est la fille de l'empereur d'Allemagne. François-Joseph la remarqua et lui fit un salut presque familial.

Au dehors, beaucoup de monde et passablement de cris de bienvenue. Toutes les voitures filèrent successivement vers leur destination respective. Celle contenant les deux souverains se rendit au palais, où les appartements de l'auguste ont été fort bien, je dirais même richement préparés. Il y a un salon bleu, une pièce verte, une autre jaune, puis une belle chambre à coucher et un cabinet de travail.

LES FÊTES.

L'Agence Havas a transmis aux journaux les dépêches suivantes :

Berlin, 7 septembre, 4 h. 40, soir.

Ce matin, à huit heures, la compagnie du corps du régiment de la garde et le 3^e escadron du régiment des gardes du corps sont venus devant leur drapeau et leurs étendards au château royal. Assisté à eu lieu la prise des drapeaux chez les empereurs Alexandre et François-Joseph. Le régiment des gardes du corps et de la ligne, commandés par la revue ainsi que les troupes de ligne qui doivent prendre part aux manœuvres d'automne, s'étaient mis en marche de bonne heure pour se rendre au camp de manœuvres de Tempelhof.

A neuf heures et demie, tous les régiments étaient rangés en ligne et prêts à faire leur entrée. Selon l'ordre de bataille qui avait été réglé et publié hier, les troupes étaient disposées sur deux lignes, dont la première comprenait toute l'infanterie et les pionniers, et la deuxième l'artillerie et le train. La revue a été commandée par le prince Auguste de Wurtemberg, général commandant des gardes du corps.

Vers 9 heures et demie, l'empereur Guillaume s'est rendu au camp de manœuvres en calèche découverte à quatre chevaux. Il a été suivi bientôt après par tous les princes allemands et étrangers, ainsi que par les officiers supérieurs étrangers présents à Berlin.

L'impératrice Augusta, la princesse royale et l'empereur Guillaume, sont arrivés au camp de manœuvres à dix heures. L'empereur Alexandre et le prince de Prusse, portant l'uniforme des hussards, le prince Gortschakoff et le prince de Bismarck, ce dernier avec sa fille.

A dix heures et demie, l'empereur d'Autriche et l'empereur de Russie, tous deux dans la même calèche, sont arrivés au camp de manœuvres. Là, ils sont montés à cheval. L'empereur Alexandre s'avancant à leur rencontre leur a rendu l'ordre de bataille et le rapport du front. A un signal donné, les troupes ont présenté les armes et ont fait entendre un triple hourrah.

Pendant ce temps, les corps de musique jouaient la marche correspondante à la présentation des armes, après quoi ils ont joué alternativement et par brigades les hymnes nationaux autrichien et russe. Après que les deux lignes se furent recueillies, le défilé et la revue ont commencé.

Deux fois l'empereur Guillaume a fait passer ses augustes hôtes devant les troupes rangées de front. Les princes Frédéric-Guillaume et Henri, fils du prince héritier, avaient pris place, celui-ci pour la première fois, devant le front de la compagnie du corps du premier régiment de la garde. L'empereur Guillaume portait les grands cordons de l'ordre russe de Saint-Georges et de l'ordre de Saint-Etienne. Vers une heure un quart, leurs Majestés sont rentrées dans la ville. L'affluence du public à la revue était énorme. Dès les premières heures du matin, les rues et les avenues qui mènent à Tempelhof étaient couvertes d'une foule compacte et de voitures sans nombre, qui se dirigeaient vers le camp de revue pour assister à ce grand spectacle militaire.

En beaucoup d'endroits, et notamment dans les rues qui avoisinent l'avenue des Tilleuls et le chà-

teau on fait de grands préparatifs pour l'illumination de ce soir.

Berlin, 7 septembre, 6 h. 45, soir.

Un grand dîner de gala a été donné aujourd'hui dans le palais de l'empereur François-Joseph. L'empereur Alexandre et l'impératrice Augusta ont accompagné le czar et sa suite à la gauche de l'impératrice Augusta. A la gauche de l'empereur Alexandre était la princesse royale Victoria. A côté de l'empereur Guillaume était la grande-duchesse de Bade ; à côté de celle-ci était le prince royal. Venait ensuite les autres personnalités princières.

L'empereur d'Autriche portait l'uniforme prussien et le grand cordon de l'ordre prussien. L'empereur Alexandre portait l'uniforme prussien et le grand cordon de l'ordre autrichien. L'empereur Guillaume portait l'uniforme autrichien et le grand cordon de l'ordre russe de Saint-André. En face de leurs Majestés impériales étaient assis les princes Gortschakoff et de Bismarck, les comtes d'Andrassy et de Berg, puis MM. de Bellegarde, Schwalow, Adlerberg, d'Oubril, de Karolyi, Miulinow, de Roon, puis enfin les autres personnalités faisant partie de la suite des empereurs.

Berlin, 7 septembre, 6 h. 40, soir.

Au dîner de gala qui a eu lieu aujourd'hui, l'empereur Guillaume a prononcé le toast suivant : « Dieu conserve et protège nos familles, l'impératrice Augusta et la maison royale. »

Après une courte pause, l'empereur Alexandre a pris la parole et a prononcé le toast suivant : « Je bois à la vaillante armée prussienne. »

Berlin, 7 septembre, 6 h. 40, soir.

La grande retraite aux flambeaux qui avait été commandée pour ce soir, a été très-brillante. Les musiciens de tous les régiments, au nombre de 1,124 y compris les tambours, accompagnés de 400 porteurs de torches, se sont mis en marche à neuf heures et demie, en partant du monument de Frédéric pour se rendre au jardin de plaisance (Lustgarten).

Lorsque l'empereur Alexandre et l'empereur Guillaume furent parvenus à la place de l'Opéra, l'empereur François-Joseph, après avoir reçu, dans les salons de l'ambassade d'Autriche, les membres du corps diplomatique, venait de rentrer au château.

Les morceaux indiqués au programme

neveu Philippe, qui arrive d'Alsace, a vu de ses yeux, à Molsheim, près Strasbourg, le 4 septembre, huit arpennes pleurant leur mère, il a vu leurs larmes et entendu leurs sanglots.

rieuse à la nôtre; elle avait su prendre un masque sentimental et bonhomme qui nous a trompés, et, à cet égard, nous ne pourrions jamais l'imiter, puisque c'est avec le nom même de père pauvre pays qu'on a fait le mot franchise.

SOIES ET SOIERIES.

REVUE DE LA SEMAINE INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE.

Nous n'avons encore aucune amélioration à enregistrer dans la situation du marché soyeux. Le calme le plus profond continue à régner et les cours qui jusqu'à présent avaient conservé une bonne contenance, trahissent une certaine faiblesse surtout pour les qualités secondaires et courantes.

celui que Milan a déjà tenté de faire il y a quelques jours? Le Soie cite pour des trames belles à deux bouts en 18/22 le cours de 122.

Le marché de Londres n'accuse aucun changement; on signale cependant là aussi quelques velléités de réveil; on sent partout un immense besoin d'affaire qui est quelquefois le précurseur d'une reprise réelle.

D'un autre côté, aucune des industries du pays n'a besoin de protection, et l'on doit bien se garder d'aider à la création d'établissements que des faveurs spéciales pourraient soutenir.

Si, par la puissance de son éloquence et de son talent, par l'autorité des services qu'il a rendus au pays, M. Thiers a obtenu de l'Assemblée nationale un vote qui n'est autre chose qu'un vote de concession, il ne triomphera pas aussi facilement, comme on le voit, de la résistance des Etats voisins avec lesquels il lui reste à compter.

le Londres, tombé un instant à 25.54 et 25.52 1/2, s'est relevé par suite de vives demandes à 25.57 1/2.

En Italie, nouvelle hausse du papier sur France, qui, après une faiblesse momentanée à 107.45, clôture très rare à 107.80.

La prime de l'or se tient à 5 francs. le mille.

(Circulaire du Crédit lyonnais.)

SPECTACLES DU 10 SEPTEMBRE

GRAND-THEATRE Haydée ou le Secret, opéra comique en 3 actes. On commencera à 7 heures 1/2.

THEATRE DES NOUVEAUTES La Timbale d'Argent, opéra-bouffe en 3 actes. On commencera à 8 heures 1/2.

BULLETIN METEOROLOGIQUE

du 8 septembre

PAR BOULADE, ING.-OPTICIEN

Table with columns: THERMOMETRE, PRESSION, ETAT, VENT. Values include minima, maxima, baromet. du ciel, etc.

VILLE DE PARIS (1865) et Canal de Suez (1868)

Tirage du 15 septembre : 535,000 fr. de lots. On participe à ces deux tirages en versant 20 fr. ou 10 fr. pour un seul tirage, chez M. Cochard, changeur, 6, rue de Lyon.

GUERISON DU CANCER

Découverte d'un traitement spécifique, par le Dr Comte DE BRUC. — Brochure in-8°, à Paris, chez A. Delahaye, à Lyon, librairie Mégrét, et chez l'auteur, rue Bourbon, 51. Prix, 2 fr.; franco, 2 fr. 15.

IMPRIMERIE H. STORCK, RUE DE L'HOTEL-DE-VILLE, 78. — LYON.

ANNONCES LEGALES, JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

Par acte sous seings privés fait double à Lyon le vingt-neuf août mil huit cent soixante-douze, Entre M. François Armandy, pharmacien, demeurant à Lyon, cours de Broches, 16.

AGENCE DES MESSAGERIES MARITIMES ET DES MESSAGERIES NATIONALES. PAQUEBOTS-POSTE FRANÇAIS. DEPARTS du Lundi 9 au Lundi 16 Septembre 1872.

PARIS HOTEL DES DEUX-MONDES 8, rue d'Antin, 8. ENTRE LES TUILERIES ET LES BOULEVARDS. M. A. LEQUEU, de Lyon, propriétaire.

ON OFFRE d'apprendre en peu de temps et à bon marché un état agréable et lucratif; ensuite une occupation artistique très-facile, surtout avantageuse pour un jeune homme qui aimera à voyager.

A VENDRE UN MAGNIFIQUE CHALET SUISSE à l'Exposition de Lyon, près le premier pavillon de musique. Prix 1,600 fr.

SERVICES COMBINÉS AVEC LA COMPAGNIE DE NAVIGATION MIXTE. Mercredi 11 sept. 5 h. s. Pour Oran directement, et par transbordement, pour Nemours, Gibraltar et Tanger.

EAU de MELISSE des CARMES du Frère MATHIAS. A. EMERY, rue Vacon, 54, Marseille.

Guérison prompte et radicale des RHUMATISMES par le Liniment Mexicain.

COURS OFFICIEL DES MARCHANDISES EN GROS Du 6 septembre 1872. Table with columns: Grains et Farines, Sucres, Cacaos, Huiles, etc.

BOURSE DE LYON — Lundi 9 Septembre (de 11 h. à midi 1/2). Table with columns: RENTES ET ACTIONS, A TERME, ACTIONS, OBLIGATIONS.

Table with columns: RENTES ET ACTIONS, A TERME, ACTIONS, OBLIGATIONS. Continuation of the market data.

Lyon, 9 septembre. Les spéculateurs au jour le jour, ceux qui voudraient moissonner aussitôt après avoir semé, se lassent déjà d'attendre la hausse, se découragent et liquident.